

Qu'avez-vous vu, monsieur Haenel ?

La phrase qui tue



YANNICK HAENEL

Dans l'une de mes dernières chroniques, je vous ai parlé de ce fabuleux petit livre de Brion Gysin *Voyage à Alamût* (éd. Allia), qui raconte une traversée de l'Iran sous substances à la recherche des ruines de la forteresse d'Hassan-i Sabbah, alias le Vieux de la Montagne, grand maître de la secte des haschischins. J'avais oublié de citer les auteurs de la traduction : le récit

de Brion Gysin ainsi que l'entretien avec Lawrence Lacina qui lui fait suite sont en effet traduits de l'anglais par Olivier Borre et Dario Rudy. J'y reviens pour réparer cet oubli et aussi parce qu'un lecteur de *Charlie* m'a rappelé avec raison que le travail des traducteurs est d'autant plus précieux que l'époque se vautre dans l'intelligence artificielle et ses contrefaçons automatiques. Aucune machine ne pourra égaler les vibrations d'une langue et encore moins les trouvailles inimitables qui les font résonner dans une autre.

Puisqu'on parle de livres, et que j'en lis parfois trois par semaine, sans compter que j'en écris trois autres chaque nuit en rêve (je les rature chaque matin, soyez rassurés), eh bien en voici un, fulgurant, irisé, inestimable, que j'ai lu d'une

Comment finir en beauté ?

traite une nuit d'insomnie et qui possède la clarté délicieuse d'une lame de couteau à sacrifice aztèque, le « *faste vermineux de l'abîme* », dixit l'auteur lui-même,

l'humour noir des élégances stellaires, la maigreur décisive des éclaireurs de commando, le toupet du style sec, la férocité subtile d'un guépard dérangé pendant sa sieste, la crânerie un peu hautaine des falaises à pic, et pour tout dire, l'insolence maldororienne des récits qui giflent : *L'Épitaphe*, de Felix Macherez (éd. Gallimard, coll. « L'Arpenteur »).

Le sujet est simple : qu'est-ce qu'être seul de son espèce, qu'est-ce que vivre comme une exception, et comment finir en beauté.

Pitch : un jeune homme, 33 ans, comme qui vous savez, cherche la phrase parfaite pour sa tombe. Trouver l'épitaphe qui tue s'avère le projet d'une vie.

Vais-je oser vous dire que c'est à mourir de rire ? J'ose. La scène où Cid Sabacqs, c'est son nom, propose sa liste d'épitaphes à une assemblée de croque-morts (des « *gangsters à macchabs* », écrit Macherez) est une merveille. Ils sont tout laids, ils essaient de lui vendre du kitsch ou du crade ; lui cherche autre chose, une rage lyrique, celle de l'esprit irrécupérable. J'ai de l'affection pour celle-ci, qui ne sera pas retenue : « *À nous deux, asticot !* »

Je vous laisse découvrir tout seuls ce qui adviendra de ce cher Cid Sabacqs et de son exigence stylistique (qui est la seule éthique non baveuse). En cadeau, une de ses phrases (pas son épitaphe, mais définitive quand même) : « *La mort est inadmissible, mais ça n'a plus d'importance, d'ailleurs elle n'existe pas, sinon qu'elle est à peine le double inaperçu de la vie.* » ●